

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiency visuelle et le studio
typographies.fr

LE NAUFRAGE DE STANISLAS

PHILIPPE POLLET-VILLARD

LE NAUFRAGE DE STANISLAS

Roman



VOIR DE PRÈS

© 2024, Flammarion.
© 2025, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-745-0

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

Pour André S (qui n'est pas une pie).

Quelque chose de spécial s'était passé cette nuit-là, un animal m'avait rendu visite. Enfin, un animal : un genre de poisson-chat, une variété d'eau douce normalement, qui remonte les fleuves en rampant dans la vase, visqueux, sournois, large de mâchoires, des yeux gros comme des soucoupes, avec une tête d'homme. Oui, un poisson-chat-humain. Une hallucination. Et ce poisson-chat-humain venu à fleur de rêve m'avait murmuré « reste chez toi, Stan, ne sort pas en mer aujourd'hui, reste chez toi, reste au lit ». D'une voix curieusement rassurante et sensuelle. Un timbre de velours. C'était un rêve qui se mêlait à mon cauchemar habituel. Celui où je me réveillais sur le pont du *Warliss*, seul à hurler le nom de mon père. Le cauchemar qui m'habite depuis toujours, la sale histoire de mon enfance. Le bateau. La solitude. L'héritage.

Je le sais maintenant, c'était une période de ma vie où ma tête était bigrement fatiguée. Mais pas seulement ma tête, le reste de mon corps, mes vertèbres, mon cœur, ma rate, mon œsophage. Il fallait que quelque chose s'arrête, ou plutôt « s'enraye », reparte à zéro. Le monde avait été tout entier trop vite en avant et de travers, c'est ce que je me disais, mais peut-être était-ce l'effet normal du temps qui passe. Passé soixante ans, rien ne va jamais plus, de toute façon. On devient un témoin embarrassé. On en sait trop. On a cru en trop de choses, absorbé trop d'âneries entendues à la radio, fredonné trop d'airs stupides. Porté des vêtements ridicules sous prétexte que c'était la mode. Vu défiler des myriades d'hommes politiques plus malins et plus menteurs les uns que les autres. Vu leurs têtes resplendir sur les panneaux d'affichage de l'école municipale les dimanches où l'on se pousse à aller voter tout de même. Ces types qu'il a bien fallu apprendre à accepter, après s'être effondré en larmes les soirs des résultats. L'effet de la colère, de l'impuissance.

C'est comme ça, il y a un moment dans la vie où l'on a tout entendu, trop fait confiance, où l'on a envie de jeter du silence autour de soi, comme on donnerait de grands coups de balai pour évacuer la poussière du temps. Ou planter des arbres, oui, des chênes de silence. Des remparts de calme. Dire et se redire que c'était mieux avant. Qu'il aurait fallu savoir changer de rythme. Réfléchir un bon coup. Tout ralentir. Sans en être tout à fait convaincu, parce que moi, Stanislas, ma vie a toujours été un sacré bordel remuant. Et j'ai aimé ça, je le sais. Une destinée à courir devant, dans les rouleaux, levé à cinq heures du mat', rentré à pas d'heure. Avec, certains jours, la cale presque vide, et bien énervé contre les bateaux-usines anglais, ou hollandais, ou belges, ou finlandais. Se faire à la règle des quotas, qu'il faut ingérer de gré ou de force, comme les tubes à la radio. L'océan divisé en zones, rouges, blanches, bleues. Avec des petits numéros, des balises et des garde-côtes pour vous indiquer qu'à partir de là vous êtes passés en zone britannique

qui n'est plus « la zone anglaise d'il y a dix ans » ou d'il y a six mois, mais une nouvelle, décrétée par le Brexit et aménagée par des individus en costard, avec la raie sur le côté, leurs petites chaussures à bouts pointus spécialement étudiées pour sillonner la moquette des couloirs du Parlement européen. Plus lisses que des serpents. J'en avais marre, marre, marre, totalement marre. Et à vrai dire, ces soixante années, je les sentais vraiment peser sur mes épaules. Bien mal au dos, totalement crevé, le gars. À chaque passage à la médecine du travail, j'y avais droit : « Monsieur Warliss, il va falloir lever le pied. Prendre des congés, passer moins de temps en mer, vous octroyer un ou deux jours de repos par semaine, hein ? Vous en profiteriez pour vous détendre, bricoler, faire un peu de sport, pourquoi pas investir dans un vélo électrique ? »

Et Françoise, mon épouse, pareil, quand je rentrais à la maison : « Mon pauvre Stan, comme t'as l'air fatigué, le blanc des yeux tout rose, et les cernes pesants comme les

rideaux d'un manoir. Tu me fais l'effet d'un mort qui court vers sa tombe. »

Ma tombe, mon bateau, mon chalut, brûlé par le sel, sa cale, ses casiers qui puent, ses filets. Machine à tuer-tirer tout ce qui circule au fond des océans. Et même des monstres parfois, oui, les monstres marins, toutes ces bestioles hybrides de l'obscurité, honteuses d'être nées, qui n'intéressent personne, n'obéissent à aucune statistique, résultats de toutes les chimies modernes, dentifrices, antibiotiques, laines polaires et j'en passe, qui passent par nos estomacs, nos gorges, nos naseaux, nos boyaux, nos chiottes, les affluents, ruisseaux, rivières, et qui finissent dans les tréfonds de l'océan.

Je vous jure que j'en ai vu, de drôles de bêtes coincées dans les mailles de mes filets. Choses cyclopéennes, prognathes aplaties par le manque de lumière. Et moi-même quand je me regarde, Stanislas Warliss, pauvre pêcheur, pauvre humain qui ne compte plus pour rien, tributaire de toutes les décisions prises par les hauts fonctionnaires, maintenant et à

l'heure de notre mort, amen. Comme si j'avais d'autre choix que de le faire, ce sale boulot, de me lever aux aurores, de me casser le dos à remonter les casiers. Comme si Françoise, ma sainte et généreuse Françoise, qui pourtant a toujours été bonne en calcul, oubliait les traites à payer : celles du pavillon, du Renault Trafic, du gaz, de l'eau, de nos portables, de l'électricité. Comme si le métier de chalut avait pu se pratiquer en télétravail. Comme s'il suffisait d'appuyer sur une touche pour crocheter les merlans. Monde absurde, absurde, absurde.

On en avait pourtant passé, elle et moi, des heures et des heures à calculer l'espace-temps qui nous séparait de la retraite. Pour moi, c'était cinq ans. Elle, deux, mais en fait de retraite, ça ne ferait guère plus que cinq cents euros. Mille à nous deux, donc. C'était devenu un sujet de rigolade pour moi que de voir Françoise faire et refaire les comptes, comme s'il avait pu y avoir un mystère logé quelque part. Un truc qu'on aurait négligé, qui nous aurait échappé, une fiche

de paie ancienne qui aurait glissé derrière le radiateur, pour réapparaître subitement et ainsi changer la donne. Nous octroyer des points supplémentaires. Une retraite honorable. Comme par miracle. Les miracles, il faut y croire, pourtant. J'y crois volontiers, désormais.

– Où on ira avec nos mille balles de retraite ? disait-elle, avec parfois dans le regard, qu'elle a pourtant joli et tendre, un vide abyssal.

– Là, où tout le monde va : au cimetière ! que je lui répondais, pour la faire sourire.

Et ça marchait. Je crois que Françoise m'a toujours aimé pour ça, parce que je la faisais rire. J'ai toujours été un clown pour elle, et elle a toujours porté en elle tout le sérieux qui me fait défaut. Elle me disait : « Tu es le corps et je suis la tête. » Sûr qu'elle n'avait pas de mal à être plus intelligente que moi. Peut-être parce que je n'ai pas sacrifié beaucoup de temps à l'école, et qu'elle a poussé jusqu'au baccalauréat. Il n'en faut pas plus pour s'aimer, décider de passer une vie

ensemble. La complémentarité. Faire sa vie, faire des gosses. Là aussi, je dois bien reconnaître que Françoise avait su prendre les choses en main. Quand je voyais Luc et Fabien, nos jumeaux âgés de vingt-huit ans tout juste, les cheveux ras, la peau rose, les yeux bleu azur, pleins d'innocence dans leur polo bleu lavande de la gendarmerie, je me disais que tout ça, c'était le résultat de l'éducation maternelle, de ses gènes studieux. Tout le portrait de Françoise, ces deux-là, dans leur façon de vouloir rétablir l'ordre en toutes choses, de chercher l'équilibre, la rectitude, le calme, la politesse, absolument. Fabien, surtout, avec son air rêveur, ses poils au menton, taillés en triangle façon d'Arctagnan. Adolescent, avec cette même tête et cette barbichette, j'avais fait le rapprochement avec ma propre jeunesse, dans sa façon de fréquenter les raves, de s'identifier à tel ou tel groupe de techno. D'afficher parfois une boucle d'oreille. De rentrer à l'aube, les traits brouillés, la mine enfarinée, bien après la limite fixée d'une heure du matin. Je

m'étais dit que lui peut-être, contrairement à Luc, qui a toujours été un premier de la classe, aurait pu virer un peu foutraque. Et même, pourquoi pas, marin-pêcheur comme moi et comme mon propre père avant moi. Paix à son âme, mon pauvre papa englouti par les flots pour toujours, enveloppé dans un linceul d'écume. Digéré par les homards. C'est vrai, j'ai bien cru, un temps, que Fabien reprendrait le flambeau, qu'il deviendrait marin-pêcheur. Et qu'en reprenant le bateau il sauverait l'honneur de notre lignée. Un homme, être un homme, voilà tout ce que je voulais pour lui.

Avec Françoise, quand on a appris qu'ils voulaient intégrer les rangs de la gendarmerie, ça nous a tellement chamboulés qu'on a vite cessé d'en faire un sujet de conversation. Parfois, en y réfléchissant, je me disais que j'aurais payé cher pour revenir en arrière, loin, très loin, au moment où Françoise m'a annoncé qu'elle était enceinte. Oui, j'aurais rêvé de revenir à ce moment-là : je lui aurais proposé de renoncer, d'avorter. De vivre bien